

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

48/4 | 2007
Varia

Mathijs Pelkmans, Defending the Border

Silvia Serrano



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6118>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007
Pagination : 807-810
ISBN : 978-2-7132-2148-4
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Silvia Serrano, « Mathijs Pelkmans, Defending the Border », *Cahiers du monde russe* [En ligne],
48/4 | 2007, mis en ligne le 16 juin 2009, Consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6118>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

2011

Mathijs Pelkmans, *Defending the Border*

Silvia Serrano

RÉFÉRENCE

Mathijs PELKMANS, ***Defending the Border. Identity, Religion, and Modernity in the Republic of Georgia***. Ithaca-Londres : Cornell University Press, 2006, 240 p.

- 1 Voici un ouvrage remarquable à plus d'un titre, présentant un intérêt non seulement pour les spécialistes de la Géorgie ou du Caucase, qui y trouveront une étude très riche, mais également pour tous ceux qui s'intéressent aux bouleversements postsoviétiques ou, plus généralement, au redécoupage des frontières et des identités. Alors que la plupart des publications consacrées au Caucase contemporain se concentrent sur les questions géopolitiques ou sur les stratégies américaine ou russe, l'auteur nous emmène au cœur des sociétés et de leurs recompositions. L'ouvrage combine ainsi une approche anthropologique au plus près du terrain et de légitimes ambitions théoriques.
- 2 Il s'agit là d'une réflexion sur la frontière physique, mais aussi identitaire, consacrée aux transformations sociales liées à l'ouverture de la frontière turco-géorgienne. L'auteur nous emmène dans le village de Sarpi, puis dans les montagnes de Haute-Adjarie, deux terrains dans lesquels il a effectué de longs et fréquents séjours entre 1997 et 2002, et qui lui permettent, ultimement, de s'interroger sur la place que s'attribue l'Adjarie postsoviétique sur la scène mondiale.
- 3 La première partie constitue une magistrale démonstration autour de la construction ou reconstruction des identités. Alors que la disparition du rideau de fer et la fin de la bipolarisation ont donné lieu à une abondante littérature, il existe paradoxalement peu d'études empiriques sur les régions traversées par la ligne de front de la guerre froide ou sur les conséquences de sa disparition au niveau local¹. Or l'Adjarie présente un intérêt considérable, ne serait-ce que parce qu'elle se situe sur la seule frontière directe entre l'URSS et l'OTAN. Alors que la liberté de circulation retrouvée et la fluidité de l'espace

mondial dans le contexte d'après-guerre-froide sont souvent mises en avant dans des analyses à forte connotation idéologique, l'une des thèses de l'auteur est que l'ouverture de la frontière, loin d'abolir celle-ci, la consigne et la fixe, l'inscrivant comme une réalité dans les esprits.

- 4 Après un rappel historique sur cette région rattachée pendant plusieurs siècles à l'Empire ottoman et sur la création d'une république autonome en mars 1921, fruit d'un compromis entre la République turque et les bolcheviks, Mathijs Pelkmans revient sur l'évolution méconnue du régime frontalier. La frontière délimitée en 1921, coupant de manière arbitraire le village en deux, reste dans un premier temps ouverte, les villageois ayant l'autorisation de continuer à cultiver leurs terres dans une bande de 15 km en Turquie. Dans les années 1920 et au début des années 1930, le village reste un : les morts sont enterrés dans l'unique cimetière, les croyants fréquentent la mosquée, tous deux en territoire turc. En 1937, du jour au lendemain, la frontière est fermée. La communication entre les deux parties du village ne s'interrompt pas complètement : par exemple grâce aux fameux chants qui permettent de communiquer les nouvelles de la mort ou du mariage d'un proche. Mais à mesure que les interdictions se multiplient, la peur s'installe, au point que les villageois se souviennent aujourd'hui de leur appréhension à regarder en direction de la frontière. Dans les années 1940 et 1950, des restrictions à la circulation au sein du village sont établies, une barrière érigée le long de la côte, seul passage vers la bande frontalière où se situent les lopins cultivés. Les villageois doivent demander quotidiennement un laissez-passer aux militaires. La frontière est fortifiée en 1956. Quelques allègements à partir des années 1960 autorisent par exemple les habitants à écrire à leurs proches de l'autre côté du village. Après 1969, Sarpi est virtuellement coupé du reste de la Géorgie en raison des restrictions en zone frontalière.
- 5 Mais la frontière produit aussi de nouvelles ressources. À mesure que se met en place le système centralisé de distribution des biens, se développe une économie de contrebande qui offre des revenus à la population, ainsi que des occasions de contrôle accru à l'État. Celui-ci met à profit les contacts en Turquie dont jouissent les habitants pour en enrôler dans la diffusion de la propagande soviétique (la direction soviétique envisage alors encore d'incorporer le Lazistan turc) ou des missions d'espionnage. Plus encore que dans les régions centrales de l'URSS, l'État transforme les habitants en complices collaborant bien souvent avec le NKVD et en victimes, même si, à la différence d'autres populations frontalières, les Lazes échappent à la déportation collective.
- 6 L'auteur montre ainsi l'omniprésence de l'État soviétique à Sarpi, et rappelle à juste titre que les régions frontalières, bien que périphériques, n'en sont pas pour autant marginales pour le pouvoir : bien au contraire, elles sont le lieu d'un déploiement intense de l'État et d'un contrôle serré.
- 7 La frontière suit la rivière Čorohi au cœur même de Sarpi : c'est donc une communauté villageoise jusqu'alors unie, voire des familles, qui se sont retrouvées d'un seul coup coupées en deux. Sarpi constitue ainsi un extraordinaire poste d'observation des trajectoires identitaires : la période soviétique se caractérise par la dilution de la frontière identitaire entre les Lazes (population kartvélophone musulmane), les Adjars musulmans et les Géorgiens orthodoxes.
- 8 Les itinéraires familiaux sur trois générations permettent de mettre au jour certains des mécanismes de la transformation de l'identité. L'exemple des mariages est éloquent. Avant 1920, 57 % des mariages contractés se faisaient en Turquie, 43 % à Sarpi même ; en 1989-2000, c'est-à-dire une fois la frontière ouverte, seuls 2 % des mariages se faisaient en

Turquie, mais 49 % avec des Adjars, 8 % avec des Géorgiens chrétiens et 7 % avec des Russes.

- 9 L'ingénierie nationale soviétique n'a pas joué un rôle moindre que la transformation des réseaux interpersonnels. Les politiques soviétiques ont tenté de « désislamiser » la culture laze et d'effacer les caractéristiques liées à l'Empire ottoman. La mention de la nationalité « adjare », en réalité synonyme de « musulman », disparaît des catégories à la fin des années 1920, au moment où se met en place la politique antireligieuse. Le passé réinventé des Lazes en fait les descendants du royaume de Colchide, de nouveaux rites séculiers sont créés, tel, dans les années 1970, le festival « Colhoba », intégrant l'identité laze à une identité géorgienne plus large. Pendant le même temps, en Turquie, la connexion se faisait de plus en plus forte entre identité laze et islam. C'est donc à l'ouverture de la frontière matérielle, en 1988, que se durcit la frontière identitaire. Les parents que l'on croyait retrouver s'avèrent alors perdus à jamais.
- 10 L'auteur s'interroge ensuite sur les mutations du religieux, non plus seulement à Sarpi, mais dans l'ensemble de l'Adjarie, en étudiant l'articulation entre discours religieux et nationaux qui explique le déclin de l'islam et la montée en puissance du christianisme. Le rôle des élites, qui ont principalement été des élites chrétiennes, est loin d'être négligeable. L'expansion de l'orthodoxie tient certes à la capacité du clergé chrétien à obtenir des structures de l'État non seulement des ressources financières, mais aussi politiques. Toutefois, la docilité de la population musulmane et la fréquence des conversions ne peuvent se comprendre que comme une injonction venant d'en haut. La rencontre historique entre les Adjars musulmans, le nationalisme géorgien et l'athéisme soviétique ont créé des conditions favorables à l'expansion du christianisme.
- 11 M. Pelkmans bat en brèche l'hypothèse selon laquelle la fin des politiques antireligieuses entraînerait le retour à une foi ou à des pratiques antérieures. L'exemple adjar montre que le retour du religieux dans l'espace public n'est pas un retour au passé présoviétique, mais que la modernisation soviétique et l'idéologie nationale ont eu un impact profond. Si la propagation du discours nationaliste géorgien en Adjarie à la période soviétique a connu un tel succès, c'est parce que celui-ci était déconnecté de la religion. « En d'autres termes, c'est parce que la religion était bannie de la sphère publique que les Adjars en sont venus à se voir comme des Géorgiens » (p. 164).
- 12 La dernière partie, plus courte, parfois plus anecdotique, montre comment, dans le nouveau contexte induit par l'entrée de la Géorgie dans la mondialisation et l'économie de marché, la frontière entre Turcs et Géorgiens, islam et chrétienté, se construit également comme une frontière entre Europe et Asie.
- 13 Il n'y a pas lieu de regretter que certains aspects soient peu abordés, tel le rôle de la base militaire russe : la richesse du matériau ferait presque oublier que l'objectif n'est pas une étude exhaustive de l'Adjarie postsoviétique. Outre la pertinence des questionnements qui parcourent l'ouvrage, on doit également saluer la diversité des sources : M. Pelkmans a dépouillé les archives centrales d'État de l'ASSR d'Adjarie et la presse locale. Surtout, il a su tirer un excellent parti des très nombreux entretiens qu'il a menés. C'est là ce qui rend cet ouvrage si enthousiasmant : en place d'une littérature théorique souvent désincarnée, c'est à partir des interrogations nées de l'observation critique des itinéraires individuels et collectifs que l'auteur construit son raisonnement, nous permettant ainsi une véritable plongée dans cette société peu étudiée.

NOTES

1. Quelques ouvrages sont consacrés à la frontière allemande (John Borneman, *Belonging in the Two Berlins: Kin, State, Nation*, Cambridge-New York : Cambridge University Press, 1992, 386 p. ; Daphne Berdahl, *Where the World Ended: Re-unification and Identity in the German Borderland*, Berkeley : University of California Press, 1992) ou aux régions frontalières entre la Moldavie et la Roumanie (Bénédicte Michalon).